

Journées Doctorales Transfrontalières LOGOS

Universités de Liège, de la Sarre, du Luxembourg, de Lorraine, de Trèves

4 et 5 juillet 2013, Saarbrücken

« Perceptions et expériences de la violence »

«La valise ou le cercueil»: la violence de l'exil racontée par les rapatriés
d'Algérie

Elisabetta Bevilacqua

Université de Lorraine / Université de Milan

Langues, Littératures et Civilisations

Directeur(s) de thèse : Prof. Pierre Halen / Prof. Silvia Riva

Cette contribution, qui abordera les formes de perception et de représentation de la violence postcoloniale dans le contexte algérien, se déroulera en trois parties différentes. À partir de la présentation du sujet de mes recherches doctorales, j'établirai ensuite le lien entre ma thèse et le thème ici proposé, de manière à proposer finalement quelques réflexions sur un cas d'étude spécifique.

Ma recherche, qui a pour titre *L'Algérie natale entre désenchantement et nostalgie : écritures plurielles de l'exil*, se propose d'étudier l'évolution de la littérature algérienne francophone d'après l'Indépendance à la lumière d'une réflexion critique qui dépasse le concept de littérature maghrébine de langue française en tant qu'ensemble des œuvres écrites par des auteurs dont la langue maternelle est l'arabe ou le berbère.

Le corpus francophone algérien s'est en effet constitué à la croisée de plusieurs productions littéraires : à côté des auteurs arabes et berbères, de nombreux écrivains juifs et pieds-noirs ont également produit une littérature remarquable.

Mon étude porte sur la pluralité de ces littératures et sur la façon dont les critiques littéraires ont traité cette pluralité en construisant des ensembles littéraires. Mon propos est donc de questionner les discours critiques qui se sont développés autour de la littérature algérienne arabe, juive et pied-noir, en enquêtant sur les buts de chercheurs tels que, par exemple, Guy Dugas, spécialiste de la littérature judéo-maghrébine, ou Lucienne Martini, spécialiste de la littérature pied-noir. L'étude du ou des champs littéraires algériens (à ce stade, j'entends cette notion dans un sens très large ; j'y reviendrai plus tard), menée selon la méthodologie de recherche introduite par Pierre Bourdieu dans *Les règles*

*de l'art : genèse et structure du champ littéraire*¹, sera alors au centre de mon travail, dans la conviction que “l’analyse scientifique des conditions sociales de la production et de la réception de l’œuvre d’art, loin de la réduire ou de la détruire, intensifie l’expérience littéraire”². Il sera alors utile d’analyser les champs littéraires algériens d’après l’Indépendance par rapport au champ du pouvoir et dans l’espace social, aussi bien que le réseau des relations objectives (de domination ou de subordination) entre des positions et les stratégies mises en place pour les protéger.

Il serait également intéressant, surtout à la lumière du sujet ici proposé, de se poser la question de la violence liée à la séparation peut-être forcée entre un champ et l’autre. Est-ce qu’il existe une véritable rupture entre les différents champs littéraires algériens, ou s’agit-il plutôt d’une imposition résultant d’une certaine vision manichéenne propre à une partie de la critique littéraire ? Voilà la question qui est à la base de mon projet de recherche, selon l’idée que – comme le dirait Bourdieu – “comprendre la genèse sociale du champ littéraire, de la croyance qui la soutient, du jeu de langage qui s’y joue, des intérêts et des enjeux matériels ou symboliques qui s’y engendrent [...] c’est tout simplement regarder les choses en face et les voir comme elles sont”³. Je ne parviendrai pas ici à donner une réponse, car je pourrai le faire seulement après le long travail de ma thèse, mais cette question constituera la toile de fond de ma réflexion.

À partir de ce questionnement, ma thèse comprendra l’étude d’un corpus de textes littéraires écrits entre les années 70 et 80 par des auteurs algériens qui ont quitté leur pays natal pendant la période de l’Indépendance : l’arabe Mohammed Dib, le juif Albert Bensoussan et le pied-noir Alain Vircondelet. Après avoir approfondi la genèse et le développement des productions littéraires dans lesquelles ils s’inscrivent, j’analyserai les formes et les procédés d’écritures qu’elles mettent en jeu, en illustrant aussi leurs thématiques et les imaginaires qu’elles véhiculent. Le corpus se compose des œuvres des années 70 de Mohammed Dib (*Dieu en barbarie*, 1971, et *Le maître de chasse*, 1973), des romans d’Albert Bensoussan (*Frimaldjézar*, 1976, et *L’échelle de Mesrod ou Parcours algérien de mémoire juive*, 1984) et des récits pieds-noirs d’Alain Vircondelet (*Maman la blanche*, 1981, et *Alger, l’amour*, 1982). Ce corpus sera

¹ Pierre Bourdieu, *Les règles de l’art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

² Ibid., p. 14.

³ Ibid., p. 14-15.

examiné, dans une perspective comparative, en premier lieu à la lumière de la spécificité des thèmes abordés (l'expérience de l'exil que tous les trois ont en partage et la réflexion sur l'évolution de l'Algérie indépendante n'en sont que deux), ensuite à la lumière des procédés stylistiques et des emplois linguistiques propres à chaque auteur.

Mais revenons à la question centrale de cette contribution.

Parler de la violence à propos de l'Algérie implique tout d'abord de s'intéresser à différentes formes de violences. Quand on se réfère au contexte algérien, on se trouve avant tout confronté à la violence coloniale (les années de la guerre d'Algérie notamment, avec tous les meurtres et les tortures qu'elle a impliqués), mais aussi à la violence postcoloniale, liée surtout à la décennie noire. La guerre de libération, qui a demandé le sacrifice de milliers d'Algériens, a déterminé aussi le départ obligé de presque un million d'Européens qui ont dû violemment quitter l'Algérie en 1962. Restés sur le sol algérien jusqu'au dernier moment, dans l'espoir de ne pas devoir abandonner le pays, ceux-ci rappellent et racontent, dans nombre de récits à caractère autobiographique, le déroulement dramatique de ces mois-là : l'urgence de tout quitter et le nombre très élevé des personnes impliquées rendent difficiles les conditions du départ, les heures d'attente pour l'achat des billets sont angoissantes et les rapports entre les gens se font de plus en plus agressifs. De son côté, la France cherche à freiner le flux migratoire, n'étant pas en mesure de faire face à l'arrivée des milliers de Pieds-Noirs⁴, en même temps que les militants du FLN affichent sur les murs des villes algériennes le slogan intimidateur « La valise ou le cercueil ». À cela s'ajoutent les massacres perpétrés contre les Européens le 5 juillet 1962, à Oran, lors de la proclamation de l'Indépendance de l'Algérie. Ce dernier événement jette les Pieds-Noirs dans le désespoir le plus total et l'exil devient ainsi leur seule possibilité. Mais après le trauma du départ, ils doivent faire face à l'hostilité des Français 'de souche' envers les Français d'Algérie. « Repartez d'où vous venez » est le message de bienvenue qui les 'accueille' à leur arrivée au port de Marseille. Une autre violence, donc, se profile : celle de la discrimination en Métropole. Le problème d'une définition de cette autre forme de violence se pose. Comment peut-on la définir et selon quel paradigme théorique ?

⁴ Face à l'arrivée de milliers de Pieds-Noirs en Métropole, le seul souci des hommes politiques français est d'atténuer l'image négative de ce rapatriement forcé en proclamant qu'il s'agit tout simplement d'un déplacement massif de... vacanciers.

Si les conséquences de la violence coloniale pour le colonisé ont été magistralement illustrées par Frantz Fanon dans *Peau noires masques blancs*⁵, selon son interprétation psychanalytique, et également dans *Les damnés de la terre*⁶, les effets de la violence qui a touché les Pieds-Noirs et les Harkis sont plutôt restés dans l'ombre. Fanon a montré comment la décolonisation, qui est toujours un phénomène violent, unifie le monde dichotomique imposé par le contexte colonial, en lui enlevant son hétérogénéité par une décision radicale et en l'unifiant sur la base d'un prétendu concept de nation, quelquefois à partir de la notion de race⁷. Il suffit à ce propos de penser aux politiques d'arabisation et d'islamisation mises en place par le gouvernement algérien tout de suite après l'Indépendance. Celles-ci passent à travers la réappropriation de l'identité arabo-musulmane : la langue arabe classique, importée des Oulémas revenant d'Égypte, fonde la nouvelle identité algérienne. Sous la présidence de Houari Boumédiène et de Chadli Bendjedid, on entend souvent répéter la formule empruntée au leader nationaliste Ben Badis : « L'Islam est ma religion, l'arabe est ma langue, l'Algérie est ma patrie »⁸, emblème de l'émancipation algérienne.

Mais l'intellectuel martiniquais relève en même temps que “le manichéisme premier qui régissait la société coloniale est conservé intact dans la période de décolonisation, [car] le colon ne cesse jamais d'être l'ennemi, l'antagoniste, très précisément l'homme à abattre”⁹. Or, toutes proportions gardées, il se fait que cet ennemi des Algériens devient tel pour les Français de France aussi.

Comme c'est le cas pour l'Arabe, stigmatisé par la psychiatrie coloniale qui avait diffusé l'image d'un indigène violent et criminel ‘par nature’, le Pied-Noir est lui aussi méprisé. Si sous le regard colonial d'Antoine Porot et de l'École algérienne de psychiatrie (que Porot avait fondée et à laquelle Fanon s'était fermement opposé), le Nord-Africain musulman apparaissait comme “un débile hystérique, sujet de surcroît, à des impulsions homicides imprévisibles”¹⁰, le rapatrié pied-Noir se présente aux yeux des Français ‘de souche’ comme un

⁵ Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

⁶ Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961.

⁷ Cf. Ibid.

⁸ Cité par exemple dans Jean Lacouture, « Études maghrébines », *Revue française de science politique*, 1967, vol. 17, n. 6, pp. 1189-1191.

⁹ Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, cit., p. 57.

¹⁰ Antoine Porot, « Notes de psychiatrie musulmane », *Annales médico-psychologiques*, n. 9, mai 1918, p. 377-384.

étranger aux racines hybrides, lui aussi violent, plus proche de l'Arabe que du Français métropolitain. Sa violence intrinsèque et une certaine propension au terrorisme seraient d'ailleurs confirmées par son affiliation supposée à l'OAS (Organisation de l'Armée Secrète, créée en 1961 dans le but de conserver l'Algérie française). Voilà le stéréotype qui précédait les Pieds-Noirs arrivant au port de Marseille, comme l'a remarqué Michèle Baussant dans les témoignages qu'elle a recueillis : "Quand nous sommes arrivés, beaucoup de monde venait voir les gens descendre des bateaux, ils observaient ce spectacle, le spectacle de notre malheur, comme si on était des bêtes de foire. Ils étaient venus voir ces drôles de gens qui débarquaient [...] (Élisabeth)"¹¹. Les Pieds-Noirs deviennent par ailleurs le bouc émissaire parfait auquel imputer toute la responsabilité des 'événements' d'Algérie. La France, soucieuse de se décharger de ses fautes, trouve dans les rapatriés les coupables idéaux.

La violence habituelle que les Pieds-Noirs doivent combattre en dissimulant leurs origines et en cachant leur 'petit accent' (thèmes qui reviennent très souvent dans leurs récits autobiographiques) n'a évidemment rien à voir avec les violences extrêmes des guerres de libération, des guerres civiles ou des génocides. Elle renvoie plutôt à une violence "du quotidien", pour emprunter une expression employée par Susanne Gehrmann¹² à partir de la notion de "violence structurelle" introduite par Johan Galtung¹³. "Au-delà de la notion traditionnelle de violence attachée à des actes agressifs et visiblement destructeurs, la violence structurelle – remarque Gehrmann – désigne l'effet des structures institutionnalisées d'une société qui limitent la liberté des individus et exercent une fonction oppressive envers certains membres ou groupes de la société"¹⁴. Renvoyant au rapport de domination centre-périphérie, ce concept s'applique de façon pertinente au cas des relations entre la France métropolitaine et les rapatriés, les seconds constituant un groupe subalterne à l'intérieur d'une structure sociale très hiérarchisée. Les Pieds-Noirs contribuent d'ailleurs à reproduire le schéma de

¹¹ Michèle Baussant, *Pieds-noirs, mémoires d'exils*, Paris, Stock, 2002, p. 353.

¹² Susanne Gehrmann, « La Violence du Quotidien dans *Mossane* de Safi Faye et *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome », in Isaac Bazié, Hans-Jürgen Lüsebrink (Eds.), *Violences postcoloniales. Représentations littéraires et perceptions médiatiques*, Münster, LIT, 2011, p. 29-47.

¹³ Johan Galtung, *Strukturelle Gewalt. Beiträge zur Friedens- und Konfliktforschung*. Reinbek bei Hamburg, Rororo, 1975.

¹⁴ Susanne Gehrmann, « La Violence du Quotidien dans *Mossane* de Safi Faye et *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome », cit., p. 29-30.

la domination en camouflant leurs racines et en intériorisant la *doxa*, en totale conformité par rapport aux notions d’“habitus” et de “violence symbolique” introduites par Bourdieu et Passeron¹⁵. Ils s’adaptent aux déterminations sociales qui opèrent dans le contexte métropolitain, afin d’échapper à la marginalisation et d’être bien ‘intégrés’. Cela ne les empêche pas de garder à l’esprit un attachement profond, parfois radical, à leurs origines dissimulées : “Je n’ai pas insisté sur la conservation de cet accent qui paraît anachronique, tout en le conservant dans le cœur, pas dans la voix, mais dans les cris et l’esprit. Ça ne s’oublie pas, mais dans la vie sociale de tous les jours on le met en arrière. C’est pour ne pas paraître différent (Élie)”¹⁶, admet l’un des interviewés par Baussant. Alain Vircondelet lui-même avoue, dans l’un de ses premiers textes consacrés à l’Algérie, avoir occulté ses origines pendant une vingtaine d’années : “L’apprentissage de vingt ans sur cette terre [la France, terre d’accueil et d’exil] m’a donné l’apparence d’un vrai Français. On pourrait penser que l’intégration a bien eu lieu. [...] Je demeure toutefois exilé. [...] Déraciné, j’ai honnêtement joué le jeu cruel de la réadaptation”¹⁷.

L’exil, le déracinement et la réintégration forcée, événements violents et traumatiques, jouent le rôle d’éléments fondateurs de la littérature pied-noir. Si, comme l’écrit Leïla Sebbar, “plus l’exil est fort, plus il est dangereux et plus il est productif et fécond”¹⁸, l’exode d’Algérie a constitué, pour certains Pieds-Noirs, le point de départ d’une œuvre littéraire. “Mots d’exil en réponse aux maux d’exil”¹⁹ dit Lucienne Martini, qui a consacré la plupart de ses études au corpus pied-noir (ou à ce qu’elle a considéré comme tel), en l’analysant selon une perspective psychanalytique. Écriture de l’urgence, donc, soumise à la nécessité immédiate de rendre compte d’une violence, d’une injustice, d’une souffrance ? Peut-être, mais pas seulement. La littérature de l’urgence se définissant par rapport à un

¹⁵ Cf. Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d’enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

¹⁶ Michèle Baussant, *Pieds-noirs, mémoires d’exils*, cit., p. 359.

¹⁷ Alain Vircondelet, *Alger l’amour*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 223-224 (Chant de l’exilé).

¹⁸ Gérald Grunberg (préface), *D’encre et d’exil. Premières rencontres internationales des écritures de l’exil*, Paris, Bibliothèque du Centre Pompidou, 2002, p. 55.

¹⁹ Lucienne Martini, *Maux d’exil, mots d’exil. À l’écoute des écritures pieds-noirs*, Calvisson, Gandini, 2005, p. 13.

événement spécifique, tel que la guerre civile des années 90 en Algérie²⁰, elle est d'habitude limitée dans le temps et dans l'espace, ce qui n'est pas le cas pour la littérature pied-noir. Bien que née du besoin contingent de se raconter et d'exprimer un désarroi frappant, cette production a connu plusieurs phases d'évolution et elle est toujours vivante. Dans les dernières années, par exemple, les nouvelles générations s'engagent dans un questionnement plus objectif de la mémoire pied-noir par des recherches et des travaux universitaires : même s'ils ne sont pas directement concernés par le passé de leurs parents, les descendants des Pieds-Noirs n'ont pourtant pas cessé de s'interroger sur leurs origines²¹. Du côté proprement littéraire, aujourd'hui encore les Pieds-Noirs réécrivent leur histoire, mais de façon différente par rapport à leurs débuts : "Aux maux répondent les mots dans une sorte de passage à l'acte symbolique, mais aux maux différents répondent des mots différents. [...] Le but d'écrire reste identique quand bien même on ne le dit pas, acte de remémoration, l'écriture se révèle simultanément acte de reconstruction, réinterprétation, justification mais aussi désir d'échapper à l'aliénation, recherche d'identité, sublimation..."²² souligne Martini. L'écriture des années 60, caractérisée par l'urgence de s'exprimer et par la véhémence à l'égard de la France, laisse graduellement la place à une écriture plus sereine, où la réflexion esthétique trouve plus de place en s'accompagnant davantage d'une profonde élaboration intérieure des événements historiques. La littérature demeure quand même l'instrument privilégié pour rendre compte d'une blessure encore ouverte et pour renouveler à chaque fois le lien avec la terre natale.

²⁰ La littérature algérienne dite 'de l'urgence' a vu le jour pendant les années 90. Face à la montée du terrorisme islamiste, nombre d'écrivains ont voulu réagir et faire entendre leur voix. De Tahar Djaout à Rachid Boudjedra, tous ont ressenti l'urgence de se faire témoins des événements en cours et de les condamner. Si "la parole apaise et exorcise", comme l'affirme l'un des personnages du roman posthume de Djaout, *Le dernier été de la raison* (Paris, Seuil, 1999), le pouvoir du témoignage écrit se fait de plus en plus grandissant. L'engagement des intellectuels se manifeste alors par une écriture référentielle comprenant plusieurs genres littéraires, du pamphlet au roman, et caractérisée par une prise de parole violente et agressive. L'urgence d'écrire trouve son expression privilégiée dans des textes circonstanciels qui reviennent sur l'histoire de l'Algérie contemporaine. Si la décennie noire a vu la disparition tragique de plusieurs intellectuels algériens, comme Djaout, elle a représenté pour d'autres l'occasion pour se rapprocher de l'écriture. C'est le cas, par exemple, de Boualem Sansal qui a débuté en 1999 avec le roman *Le serment des barbares* (Paris, Gallimard, 1999), portrait impitoyable de la société algérienne. Loin de s'enfermer dans leur tour d'ivoire, les écrivains ont assumé la responsabilité de dire, d'écrire et de témoigner. Cf. Charles Bonn, Farida Boualit (dir.), *Paysages littéraires algériens des années 90 : Témoigner d'une tragédie ?*, Paris, L'Harmattan, 1999.

²¹ Cf. Lucienne Martini, *Maux d'exil, mots d'exil. À l'écoute des écritures pieds-noirs*, cit.

²² Ibid., p. 129.

L'évolution esthétique de la production pied-noir, qui reste cependant encline à garder son caractère autobiographique, est sous certains aspects comparable à celle de la littérature dite 'beure' (terme discutable sur lequel il faudrait d'ailleurs revenir²³) qui, à partir des années 80 jusqu'à aujourd'hui, a connu un véritable changement : si, au début, les auteurs se sont rapprochés de l'écriture pour prendre la parole et manifester leur présence sous la forme autobiographique du témoignage, après ils se sont éloignés de ce modèle pour aboutir à de nouvelles thématiques et à de nouvelles formes littéraires. Le cas de Mehdi Charef est à ce propos représentatif. Il a commencé par le roman *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*²⁴, premier texte 'beur' publié dans la même année que le déroulement de la Marche des Beurs²⁵ (1983), pour ensuite parvenir à la rédaction d'une pièce théâtrale, *1962, le dernier voyage*²⁶, où il a expérimenté un autre genre littéraire et un nouveau sujet.

Pour revenir sur le développement de la littérature pied-noir, le parcours littéraire d'Alain Vircondelet²⁷ en est un exemple emblématique. Après avoir écrit ses premiers textes autobiographiques sur l'Algérie pendant les années 80, l'année dernière il a abordé à nouveau le sujet, mais il l'a fait de façon nouvelle. En mélangeant souvenirs personnels et documents de l'époque, il nous a livré un récit (*La Traversée*, Paris, First-Gründ, 2012) qui est également une sorte d'essai et de réflexion théorique concernant toutes les questions ici traitées : la violence du départ et de l'accueil, la difficile intégration, le rejet de la part des Français métropolitains. L'auteur parcourt, en les problématisant, les questions du rapport à la France et à l'Algérie, aux Français et aux Arabes, au passé et au présent. À

²³ On ne peut pas entrer dans les détails de cette problématique ici. Il suffit pour l'instant de préciser que l'adjectif 'beur' est de plus en plus mis en question et contesté en tant qu'étiquette discriminante définissant les écrivains français d'origine maghrébine qui, pour cette raison, le refusent. En ce qui concerne le statut de la littérature 'beure' dans le panorama littéraire français, voir Habiba Sebkhi, « Une littérature 'naturelle' : le cas de la littérature 'beure' », *Itinéraires et contacts de cultures*, n. 27, 1999, p. 27-42.

²⁴ Mehdi Charef, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1983.

²⁵ Marche pour l'égalité et contre le racisme de Marseille à Paris.

²⁶ Mehdi Charef, *1962, le dernier voyage*, L'Avant-Scène Théâtre, n. 1187, 2005.

²⁷ Alain Vircondelet est né à Alger en 1947. Universitaire, écrivain et biographe, il a dû quitter son pays natal en 1962. Il a fait ses études secondaires à Limoges, où sa famille a été rapatriée, et ses études supérieures de lettres et de philosophie à Paris. Parmi ses romans on peut citer *Amore Veneziano* (Paris, Stock, 1979), *Maman la Blanche* (Paris, Albin Michel, 1981), *Tant que le jour te portera* (Paris, Albin Michel, 1984) et *La vie la vie* (Paris, L'Archipel, 2012); parmi ses biographies les plus célèbres on trouve *Saint-Exupéry. Vérité et légendes* (Paris, Éditions du Chêne, 2000), *Sur les pas de Marguerite Duras* (Paris, Presses de la Renaissance, 2006) et *Albert Camus. Fils d'Alger* (Paris, Fayard, 2010). Pour ce dernier il a reçu la mention spéciale du Prix Méditerranée en 2010. En 2012 il a publié *La Traversée* (Paris, First-Gründ).

propos de la difficulté, pour les Pieds-Noirs, à se donner une définition identitaire, il n'hésite pas à rappeler qu'«on ne savait jamais à vrai dire qui nous étions : des Français, des Algériens, une autre race, comme disait Camus, faite de soleil et de lumière, dotée d'une énergie singulière, d'une violence lovée au fond de nous, et aussi d'une naïveté qui faisait penser à celle des sources, des origines»²⁸. La perception de leur condition hybride s'accroît au moment de l'arrivée en France, où ils ne sont pas du tout reconnus en tant que Français. Après le trauma du départ d'Algérie, «nous ne sommes pas encore au bout de nos peines et de nos surprises», car – affirme Vircondelet – «le retour doit être vécu comme une nouvelle punition, un châtement même en raison de ce que les Pieds-noirs sont censés être : comment accueillir dans la bonne vieille ville de Marseille, gardée par sa Madone, des racistes et des colonialistes ?»²⁹. Vircondelet reprend quelques extraits d'une interview que le maire de Marseille, Gaston Defferre, a accordée au quotidien *Paris-Presse* en juillet 1962. Face au problème des rapatriés à Marseille, la seule solution envisagée par Defferre est leur dispersion sur l'ensemble du territoire français, pendant que d'autres politiciens de l'époque pensent même à les faire installer en Amérique du Sud, en Australie ou dans les départements d'outre-mer. La presse, pour sa part, contribue à exacerber la tension entre les Pieds-Noirs et les Marseillais, en mobilisant l'opinion publique au détriment des premiers. Vircondelet dresse un long réquisitoire contre la France, «ingrate et marâtre»³⁰, à l'aide de plusieurs témoignages, en parvenant ainsi à la conscience d'avoir mythifié, sinon inventé, un pays qui n'existe pas. Tout en s'adressant à la Métropole, il n'oublie pas de jeter un coup d'œil sur le pays natal, l'Algérie douloureusement quittée. En même temps qu'il affirme avec force «Français nous sommes, Français nous resterons»³¹, il déclare également que «rien ni personne ne nous séparera jamais de la terre natale. Elle s'est secrètement déposée en nous, et reviendra à la surface dès que nous la solliciterons. [...] Alger est *ma* ville et c'est *chez moi*»³². Toutefois, aujourd'hui Vircondelet ne s'identifie plus à *son* Algérie, devenue à ses yeux méconnaissable : l'Indépendance n'ayant pas apporté le bien-être espéré, elle a au contraire contribué à son appauvrissement et à son déclin, jusqu'aux années bouleversantes de la décennie noire. Même face aux écrivains

²⁸ Alain Vircondelet, *La Traversée*, cit., p. 14.

²⁹ Ibid., p. 206-207.

³⁰ Ibid., p. 215.

³¹ Ibid., p. 211.

³² Ibid., p. 232. C'est Vircondelet qui souligne.

algériens qui reconnaissent l'apport des Européens dans l'histoire algérienne, comme Boualem Sansal³³, Vircondelet ne cesse pas de présenter glorieusement le rôle de ses ancêtres dans le territoire nord-africain.

La Traversée se présente ainsi comme un voyage dans l'histoire récente de la France et de l'Algérie, dont Vircondelet dévoile les fautes respectives, dans le but de réhabiliter l'image des Pieds-Noirs en les inscrivant dans un espace non seulement historique mais aussi littéraire.

En avril 2013, la réalisatrice Élisabeth Leuvrey, d'origine algérienne, a consacré un film documentaire à la traversée du ferry qui joint Marseille à Alger (*La Traversée*, même titre que celui du roman de Vircondelet). Mais elle l'a déplacée dans le temps, dans le but de montrer une parenté entre les voyages actuels des travailleurs immigrés et ceux des Pieds-Noirs entre les deux rives de la Méditerranée. Les temps ont changé, on n'est plus en 62, mais ces gens en voyage sont toujours confrontés à la violence structurelle du quotidien, pour revenir à ce qu'on a dit plus haut : les immigrés parce qu'ils sont immigrés, les Pieds-Noirs parce qu'ils sont Pieds-Noirs. Dans la bande-annonce du film, l'un des protagonistes se dit "condamné à l'entre-deux", s'interrogeant parfois sur l'endroit où il ira mourir, et se demandant sur laquelle des deux rives il sera enterré. Affligé, il en conclut que "l'idéal serait peut-être d'arriver à faire des deux mondes un troisième monde", un troisième monde où – on peut l'espérer – les violences du passé et du présent pourront finalement être dépassées.

Un dernier élément de réflexion et de comparaison doit être enfin introduit à propos de la littérature judéo-maghrébine et du rapport entre violence de l'exil et écriture. Si tout au long des années 60 et 70, cette production s'inspire de l'exil et du souvenir du pays natal, au point que Guy Dugas parle d'*écriture mémorieuse*³⁴, elle sera ensuite dépassée par l'affirmation d'une production qui élaborera de nouveaux discours mémoriels et/ou comiques, recréant les espaces et les temps perdus. Chez les écrivains juifs d'aujourd'hui, les références à la réalité

³³ Vircondelet cite un extrait tiré de *Poste restante, Alger* de Boualem Sansal (Paris, Folio, 2008) : "On devrait un jour parler de ce que nous avons pris à ceux qui sont passés chez nous et dont la somme nous dit assez bien : le hammam des Romains, la cuisine des Turcs, la musique andalouse des juifs et leur art du négoce, l'islam et l'art équestre des Arabes, la gouaille des Pieds-Noirs, le goût des lettres des Français, et de ce que nous leur avons donné : ce goût du paradis qui a fait qu'ils ne voulaient plus repartir". D'après Vircondelet, ce goût du paradis a été cultivé par les Français eux-mêmes. Ibid., p. 269.

³⁴ Guy Dugas, *La littérature judéo-maghrébine d'expression française. Entre Djéha et Cagayous*, Paris, L'Harmattan, 1990, p. 62.

maghrébine se font plus implicites et moins enracinées dans le contexte algérien, au profit d'un espace fictionnel devenu occidental.

Dans le cas d'Albert Bensoussan³⁵, écrivain juif d'Algérie qui a quitté son pays natal pendant sa jeunesse, la référence au passé et à la terre quittée est constamment présente, sans toutefois aboutir à l'évocation du trauma du départ et de l'intégration en Métropole. Dans le roman *Frimaldjézar*³⁶, par exemple, l'auteur fait revivre un pays où il retrouve le bonheur passé, les joies de l'enfance, l'attachement à la famille, la cohabitation sereine mais difficile entre les différentes communautés. Le rappel des traditions juives y occupe une place privilégiée, accompagné de la description d'une vie rythmée par les moments consacrés à la vie communautaire. Partagé en quatre parties (Histoire, Intrahistoire, Préhistoire, Extrahistoire), le roman de Bensoussan se présente donc comme un portrait de son Algérie natale, dont il décrit la vie urbaine, les mélanges, l'inventivité, la modernité. Chaque partie abordant un aspect particulier de l'histoire de l'écrivain, le livre parvient finalement à rassembler les souvenirs éparpillés qui le composent dans une œuvre qui est à la fois représentation et commémoration de la ville perdue.

Ce qui frappe le plus dans la lecture du texte se situe notamment au niveau de la langue. Bensoussan joue sur les mots et avec les mots en mettant en place deux procédés principaux : si, d'un côté, il invente des mots ou il déforme des termes standards pour ridiculiser l'Histoire (*Frimaldjézar*/Alger, *Bagnouls*/Arabes, *Espagos*/Espagnols, *Vrais de la Doulce France*/Français, etc.), de l'autre il mélange sans arrêt plusieurs langues³⁷. Le français cohabite donc avec l'arabe, l'espagnol, l'italien, tout comme les différentes communautés d'Algérie. La langue devient la première métaphore de la cohabitation regrettée par Bensoussan et son écriture reproduit le pataouète³⁸ de l'époque coloniale. Les

³⁵ Albert Bensoussan est né à Alger en 1935 dans une famille juive originaire de Tlemcen. Après avoir fait ses études de lettres à l'Université d'Alger, il a dû quitter le pays avec sa famille en 1963. Dès lors il vit en France, à Rennes, où il est écrivain, traducteur d'auteurs hispanophones et professeur. Sa production littéraire est en grande partie consacrée au pays natal et aux souvenirs d'enfance. On peut rappeler, par exemple, *L'échelle de Mesrod ou Parcours algérien de mémoire juive* (Paris, L'Harmattan, 1984) ou son dernier texte, *L'Immémorieuse* (Rennes, Apogée, 2012).

³⁶ Albert Bensoussan, *Frimaldjézar*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.

³⁷ Des procédés linguistiques pareils se retrouvent dans d'autres textes de Bensoussan, notamment dans le récit *Les Bagnouls* (Paris, Marcure de France, 1965).

³⁸ Parler des Français d'Algérie, à l'époque où celle-ci était française, comportant beaucoup d'emprunts à l'arabe, à l'espagnol et à l'italien (Définition empruntée au Trésor de la Langue Française Informatisé).

choix linguistiques de l'auteur participent donc directement à l'évocation du multiculturalisme cher à l'auteur.

Le but de celui-ci étant celui de faire revivre son passé heureux, il n'aborde le thème de l'exil que rarement: Bensoussan y fait référence, bien sûr, mais pas avec la même insistance, par exemple, que Vircondelet. L'exil est l'occasion pour revenir sur sa mémoire, mais ce n'est pas la raison de l'écriture. Pour pouvoir décrire Alger dans ses meilleurs moments, il doit en effet se débarrasser de toute souffrance liée au trauma de l'exode : "Il me faut reconstruire la cité, situer Frimaldjézar, et le temple et la pierre en ignorant les embûches, les entraves, les angoisses ultimes, les affres du départ, encageant les tourments"³⁹. "Encager" les tourments signifie les empêcher de nuire, mais en même temps vivre avec eux, malgré les événements historiques qui ont concerné la population juive d'Algérie et qui l'ont secouée même avant l'Indépendance. Pendant le Régime de Vichy, en 1940, les Juifs algériens avaient déjà perdu le statut de citoyens français, précédemment acquis grâce au Décret Crémieux (1870). Trois ans après, ils regagneront la citoyenneté française, mais la perte provisoire de cette condition représentera pour la communauté juive un grand trauma, suivi, quelques années plus tard, de celui du départ forcé. Redevables, malgré tout, envers la France, ils n'oseront pas l'accuser de ne pas les avoir bien accueillis dans le territoire métropolitain. En littérature, ils se réfugieront alors dans l'évocation du pays des origines, comme dans le cas de Bensoussan, sans rancune apparente.

Il reste quand même que les Juifs d'Algérie, comme les Pieds-Noirs, se sont trouvés confrontés à plusieurs types de violence – de l'exode forcé à l'intégration souvent manquée – dont ils ont rendu compte de façon différente sur le plan littéraire. La décolonisation est un phénomène violent, comme l'affirmait Fanon, non seulement dans son déroulement mais aussi dans ses conséquences. L'histoire des rapatriés d'Algérie le montre bien.

³⁹ Albert BENSOUSSAN, *Frimaldjézar*, cit., p. 12.

Bibliographie sélective

- BAZIÉ, Isaac, LÜSEBRINK, Hans-Jürgen (Eds.), *Violences postcoloniales. Représentations littéraires et perceptions médiatiques*, Münster, LIT, 2011.
- BAUSSANT, Michèle, *Pieds-noirs, mémoires d'exils*, Paris, Stock, 2002.
- BENSOUSSAN, Albert, *Frimaldjézar*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.
- BONN, Charles, BOUALIT, Farida (dir.), *Paysages littéraires algériens des années 90 : Témoigner d'une tragédie ?*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- BOURDIEU, Pierre, PASSERON, Jean-Claude, *La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.
- , *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.
- CHAREF, Mehdi, *Le Thé au harem d'Archi Ahmed*, Paris, Mercure de France, 1983.
- , *1962, le dernier voyage*, L'Avant-Scène Théâtre, n. 1187, 2005.
- DUGAS, Guy, *La littérature judéo-maghrébine d'expression française. Entre Djéha et Cagayous*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- FANON, Frantz, *Peau noires masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.
- , *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961.
- GALTUNG, Johan, *Strukturelle Gewalt. Beiträge zur Friedens- und Konfliktforschung*. Reinbek bei Hamburg, Rororo, 1975.
- GRUNBERG, Gérald (préface), *D'encre et d'exil. Premières rencontres internationales des écritures de l'exil*, Paris, Bibliothèque du Centre Pompidou, 2002.
- LECONTE, Daniel, *Les Pieds-noirs. Histoire et portrait d'une communauté*, Paris, Seuil, 1980.
- MARTINI, Lucienne, *Racines de papier. Essai sur l'expression littéraire de l'identité pied-noir*, Paris, Publisud, 1997.
- , «Scrittura identitaria pieds-noirs: il singolare di un plurale», in BIVONA, Rosalia e IGONETTI, Giuseppina (Dir.), *Multiculturalismo. Frammenti, confluenze e prospettive mediterranee*, Napoli, Arte tipografica editrice, 2001, p 137-148.
- , *Maux d'exil, mots d'exil: à l'écoute des écritures pieds-noirs*, Calvisson, Gandini, 2005.
- MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé suivi du portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1957.

POROT, Antoine, « Notes de psychiatrie musulmane », *Annales médico-psychologiques*, n. 9, mai 1918, p. 377-384.

—, ARII, C., « L'impulsivité criminelle chez l'indigène algérien, *Annales médico-psychologiques*, n. 2, Masson, 1932, p. 632-655.

SEBKHI, Habiba, « Une littérature 'naturelle' : le cas de la littérature 'beure' », *Itinéraires et contacts de cultures*, n. 27, 1999, p. 27-42.

VIRCONDELET, Alain, *Alger l'amour*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982.

—, *Maman la blanche*, Paris, Albin Michel, 1981.

—, *Une enfance algérienne* (dir. Leïla Sebbar), Paris, Gallimard, 1997.

—, *La Traversée*, Paris, First-Gründ, 2012.

WIEVIORKA, Michel, « Le nouveau paradigme de la violence », in WIEVIORKA, Michel (dir.), *Un nouveau paradigme de la violence*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 9-57.

Filmographie

La Traversée. Documentaire d'Élisabeth Leuvrey. France, Shellac, 2013, 1h12min.